

LA VALLÉE DE REILLANNE

L'ancienne Vicomté de Reillanne pourrait avoir son histoire, histoire intéressante, et pour l'écrire il ne faudrait peut-être pas soulever beaucoup de poussière dans les archives de Provence.

Mais cette histoire ne se fera sans doute jamais; aussi y a-t-il utilité à coordonner les notes et les actes amassés par un érudit, l'auteur des Dates de Forcalquier, documents qu'il communique obligeamment à ses amis. Cette étude ne sera que l'emploi fait par un manoeuvre des matériaux qu'avait réunis un bon architecte, mais qu'il avait réunis à tout hasard et sans intention de bâtir. Cependant le manoeuvre a travaillé seul à l'histoire des premiers temps ; on le comprendra à la fragilité de l'édifice. Il n'avait que quelques faits certains et quelques traditions probables; ces faits et ces traditions ont été pour lui la base d'inductions téméraires, qui n'ont pu produire que des hypothèses historiques.

La région qui s'étend de Sisteron au village de Céreste paraît avoir appartenu à la grande tribu gauloise des Voconces, qui occupait ainsi tout le pays montagneux situé entre le Rhône et la Durance. Elle confinait au sud avec les Vulgientes d'Apt et avec les Saliens d'Aix, qui ont possédé la chaîne du Luberon.

Cette contrée était une immense forêt, dont nous n'avons plus que de pauvres restes. Elle était sans doute peu habitée. A peine retrouvons-nous quelques outils celtiques, quelques-unes de ces haches de pierre dure et polie que le peuple appelle pierres du tonnerre, parce qu'il les croit tombées du ciel avec la foudre. Les habitats, ces grottes, ces abris, où vécurent nos ancêtres gaulois, nous ne les rencontrons pas; de ces lieux fortifiés, de ces oppida, où, en temps de guerre, ils se réfugiaient derrière des murailles de pierres amoncelées, nous pouvons tout au plus en supposer un sur le plateau de Ganagobie. Il a été remarqué que ce nom étrange, qu'on disait autrefois Garagobie, rappelle celui de Gergovie, cet oppidum célèbre des Arvernes que César ne put forcer lors de la conquête des Gaules.

Une route traversait ce désert. D'après les uns, elle remonterait à une haute antiquité et serait due aux Phéniciens; d'après les autres, elle aurait été faite par les Celtes eux-mêmes. Cette dernière hypothèse est plus probable, car les Phéniciens eurent des comptoirs sur le littoral, mais ne dominèrent pas dans l'intérieur des terres. On dit qu'elle venait d'Espagne et se dirigeait sur l'Italie, franchissant les Alpes au mont Genève. Elle fut cela dans la suite ; mais, à l'origine, elle ne pouvait que relier les quelques localités habitées, Céreste, appelée alors Catuiaca, à Sisteron, qui existait probablement, mais n'était qu'un lieu peu important, un vicus des Voconces.

En 123 avant Jésus-Christ, les Romains asservirent les Saliens, et, bientôt après, les légions commandées par Domitius OEnobardus attaquèrent la Haute Provence et les Allobroges du Dauphiné. On dit qu'une grande bataille fut livrée dans notre contrée, sur les bords du Largue et de la Laye, au lieu appelé encore aujourd'hui les Encontres. Le grand rocher de Villeneuve, qui domine la gorge du Largue, s'appelait autrefois : Rocca Amaritudinis, la Roche amère ; peut-être est-ce un souvenir du désastre de nos ancêtres. On croit reconnaître encore une trace du passage de notre vainqueur, OEnobardus, dans le nom donné à une tour qui s'élève sur les bords du Calavon, près de Céreste, la Tour Embarbe.

Un monument plus certainement laissé par Domitius OEnobardus est la voie romaine qui traverse la contrée. Cette route existait avant lui ; mais il lui donna son tracé définitif, et de son nom l'appela la Voie Domitienne. Le long de cette route, s'établirent des stations : Alaunium, aujourd'hui Notre-Dame-des-Anges, et Céreste; des auberges furent bâties pour la commodité des voyageurs, et une ferme porte encore l'appellation de Tavernoules, qui vient évidemment de Tabernaculum.

D'après M. Pelloux, la voie, en quittant la vallée de la Durance, se bifurquait à Peipin ou à Châteauneuf-ValSaint-Donat. A droite, elle se dirigeait vers Mallefougasse, Montlaux et Sigonce, d'où elle gagnait Mane. A gauche, elle passait par Alaunium, traversait la Laye et rejoignait le premier tronçon. Cette dernière voie est le chemin Seinet, autrefois Seinesc, dénomination que M. Pelloux traduit par chemin de Gauche, du roman Senec. Dans les Dates de Forcalquier, il est dit que le tracé supérieur ne fut qu'une rectification faite au moyen âge pour desservir la capitale du Comté, et le qualificatif de Seinet signifierait le Chemin Vieux ; il viendrait de Senicus. Le peuple en a fait le Chemin sanglant.

Les Romains étaient donc maîtres de la Provence. Là, comme ailleurs, ils avaient trouvé une aristocratie puissante, un peuple opprimé par l'usure, par les impôts, par la violence, n'ayant d'autre ressource que de se faire l'esclave des nobles ; au-dessus de tous, étaient les Druides, prêtres et magistrats, dispensés de porter les armes et ne payant pas d'impôts. (César., Bell. Gall., 1. VI.)

Ils changèrent peu de chose à la constitution gauloise ; les Tribus devinrent des Cités ; elles eurent leur capitale, des bourgs appelés Pagi, des villages appelés Vici. Cela dura longtemps ainsi.

Dioclétien paraît avoir démembré la cité des Voconces, quand, en 297, il divisa la Province romaine et créa la Narbonnaise II. A cette occasion seulement, le vicus de Sisteron, qui avait acquis de l'importance, devint Cité. Nous le trouvons avec ce titre au siècle suivant, dans la Notice de Provinces. (Albanès, Gal. Ch. Nov.)

Quelques villes importantes étaient devenues colonies, c'est-à-dire qu'elles avaient reçu des colons italiens, soit civils, soit soldats. On leur avait donné une constitution qui est l'origine des libertés municipales. Le peuple nommait des Duumvirs armés de pouvoirs administratifs, judiciaires et militaires; il élisait un Sénat ou Curie parmi les hommes les plus riches. Quelques cités étaient Deditices, c'est-à-dire libres et alliées. Elles ne recevaient pas de constitution de la main du vainqueur et s'administraient à leur guise. (Fustel de Coulanges, la Gaule Romaine.)

Dans la contrée que nous étudions, il n'y avait pas de villes; la puissance romaine ne s'y affirma donc par aucune colonie; mais les nouveaux maîtres prirent possession du sol ; ils y fondèrent des établissements agricoles, des villas. Ces villas, à l'origine, n'étaient que des fermes importantes ; mais bientôt, à côté de la demeure des esclaves qui les cultivaient, elles groupèrent les ateliers de toutes les professions. Par suite, des agglomérations considérables se formèrent; la ferme devint village.

Ces villas avaient été créées dans la situation la plus commode, en plaine, avec des abords faciles, dans les terres les plus fertiles et à proximité des eaux, au centre des bassins les mieux fermés et abrités du vent par les collines.

Ces caractères topographiques indiquent presque sûrement l'emplacement des exploitations agricoles des Romains; mais on a une certitude, si en ces lieux existe un édifice religieux antique. En effet, plus tard, quand le christianisme fut répandu dans les campagnes, des chapelles furent bâties pour les besoins du culte. Les paysans ne pouvaient se rendre à l'église métropolitaine trop éloignée; des prêtres desservirent les chapelles rurales, et des chorévêques parcoururent le pays pour l'administration des sacrements. Bientôt apparurent les Ordres religieux; aussitôt, beaucoup de ces sanctuaires leur furent confiés; et en même temps, pour la subsistance des moines qui s'y fixèrent, des terres leur furent données. C'est l'origine des prieurés.

La plus importante des villas de la région était celle qui a formé le village de Reillanne. On pourrait peut-être dire qu'elle était la seule, que les autres fermes disséminées de Lure au Luberon n'étaient que ses dépendances.

Les premiers propriétaires de cet immense domaine semblent avoir été des affranchis de la famille des Pompées. En effet, c'est à Reillanne qu'a été trouvée la belle inscription de POMPEIA RVFINA, citée par les historiens, qui est aujourd'hui à Porchères, chez M. de Berluç-Perussis.

Les collines qui ferment le bassin de Reillanne sont maintenant couvertes de chênes ; à l'époque romaine, il y avait là des bois de pins, comme l'atteste un fragment d'inscription, de laquelle on lit encore ces deux mots PINARIA — PRIMICIEA, gravés en caractères de 0,05 environ. Cette pierre sert de clef de voûte à la porte d'une ferme située à l'intersection du chemin qui vient de Manosque et de la route qui va à Apt. La villa de Reillanne prit de ces bois le nom de Pinède ou de Pinet, et ce nom, elle l'a gardé jusqu'à nos jours.

Les propriétaires habitaient-ils leur villa à l'époque gallo-romaine. Nous le croyons peu; la politique et les charges municipales absorbaient alors la vie des grands. Des intendants régnaient sur la population d'esclaves, et plus tard de serfs, appliquée à la culture et aux divers métiers, et il dut en être ainsi après l'occupation de la Provence par les Francs.

Les Francs, en effet, ne spolièrent pas les anciens maîtres, mais ils occupèrent le sol domanial, et nous voyons les Comtes et les Patrices possesseurs bénéficiaires de vastes pays. Ils devinrent aussi propriétaires de biens d'alleu, acquis à prix d'argent et quelquefois par violence. Il y avait donc, sous nos premiers rois, comme possédant le sol, les officiers royaux et les anciens sénateurs ou nobles gallo-romains; il faut y ajouter les églises et les monastères. La petite propriété n'existait pas.

L'invasion sarrasine vint bouleverser cet état de choses.

Les grandes armées arabes du VIII^e siècle ne semblent pas être venues jusqu'à la Durance ; mais les hordes qui, à la fin du IX^e, s'établirent au Fraxinet, sur le golfe Grimaud, eurent surtout pour objectif les Alpes. Elles y pénétrèrent, non pour s'emparer du pays, le gouverner, en percevoir les impôts, mais pour le saccager et le ruiner. Elles se fortifiaient au sommet des montagnes, y formaient des camps, des citadelles, et, de là, elles se précipitaient soudainement dans les plaines, pour faire la razzia des troupeaux, emporter les grains et incendier les villages. Ce brigandage dura cent ans. La dévastation était si grande que les bêtes sauvages se multipliaient; les loups parcouraient les campagnes par bandes énormes, dévorant ce que les Arabes avaient oublié. La Vie de saint Mayeul nous raconte qu'une de ces bandes ravageait la vallée de la Durance; on ne pouvait plus, la nuit, faire sortir les troupeaux des bergeries, et le père du saint dut livrer un combat singulier à un loup monstrueux qui, suivi d'une troupe affamée, montait à l'assaut du parc dressé pour les brebis.

Les villas, construites dans les bas-fonds, au milieu des plus fertiles campagnes, étaient une proie facile pour les pillards sarrasins. Les bois et les gorges des montagnes cachaient leurs approches, et ils fondaient sur les habitants avant d'avoir été aperçus. Pour se mettre à l'abri des surprises, les villageois abandonnèrent leurs maisons ruinées, ils quittèrent la plaine et allèrent s'établir sur les hauteurs voisines.

Alors donc, les bourgs se déplacèrent. Les gens de Reillanne abandonnèrent les prairies de leur vallon; du lieu où s'élevait déjà l'église de Saint-Siffrein, entourée de constructions dont les restes ont été découverts, et du lieu où sont les Cisterciennes de Notre-Dame des Prés, ils gagnèrent le sommet de Saint-Denis et bâtirent là un nouveau village.

Il y avait dans le pays d'autres agglomérations, formées autour de petites villas, de petites fermes dépendant de Reillanne. Elles aussi s'établirent sur les hauts lieux. Chambarliac fonda Dauphin ; Salagon fonda Mane; Fuzils, Châteauneuf ; saint Trophime, Villemus ; saint Maurice, Montjustin.

Alors aussi, Forcalquier naquit des ruines de SaintPromace. Cette ville est hors de la vallée de Reillanne, mais nous ne pouvons nous dispenser de la nommer, parce qu'elle devait devenir la tête du Comté dont relève notre contrée. Elle est mentionnée, pour la première fois, dans une charte de 1030, relative à la restauration de la paroisse antique.

Les nouveaux villages s'entourèrent de retranchements, on bâtit des forteresses, et les maîtres organisèrent la défense. C'est ainsi que nous voyons, de l'autre côté de la montagne de Lure, à Noyers, un gentilhomme campagnard, S. Bevons, attaqué par les Sarrasins dans son château, les repousser avec l'aide de ses hommes, puis prendre part à la guerre de délivrance, qu'avait enfin entreprise le Comte de Provence, et s'y couvrir de gloire.

Parmi les villas de notre région qui furent abandonnées pendant ces guerres, il en était une située dans un petit bassin hermétiquement fermé, que des collines dominant tout à l'entour. Son église, sous le vocable de saint Paul, appartenait au monastère d'Horluc. La tradition, une tradition un peu vague, il faut l'avouer, raconte que les habitants, obligés de fuir, se divisèrent. Les uns s'établirent au nord, sur un plateau escarpé, et y fondèrent un village qui prit le nom de Saint-Michel ; les autres montèrent au couchant, sur une montagne d'où la vue embrasse un immense horizon, et créèrent Laincel.

Cette tradition est corroborée par un fait particulier : Saint-Michel et Laincel conservèrent des droits communs sur le lieu de leur origine, sur Saint-Paul, et un territoire assez vaste ; ce territoire porta le nom de méger ou mi toyen, et cette communauté, si anormale qu'elle fût, dura jusqu'à la Révolution.

Les monastères avaient, plus encore que les villages, souffert de l'invasion sarrasine. Il y en avait trois dans notre région : Lure, qui date des premiers temps mérovingiens; Volx, peut-être de la même époque, quoique d'ordinaire on attribue sa fondation à Charlemagne, et Horluc, qui remonte à une date que nous ignorons. Nous ne savons rien de son histoire ; son nom même n'a été prononcé que lorsqu'il était anéanti et que ses moines avaient disparu.

Volx fut détruit. Son domaine temporel appartenait, longtemps après la libération de la Provence, à Pons, évêque de Glandèves, et à son frère Edelbert, qui, en 1209, restaurèrent le couvent et en firent un prieuré dépendant de Psalmodie.

L'abbaye de Lure, fondée par saint Mary, subit le même sort, et les moines s'enfuirent emportant le corps de saint Donat. Elle ne fut relevée qu'au XIIe siècle, par les soins des Comtes de Forcalquier et des seigneurs voisins, qui la donnèrent à l'abbé de Boscodon.

Le monastère d'Horluc périt comme les autres. Ses biens étaient importants; il paraît avoir possédé bon nombre de prieurés voisins et y avoir assuré le service religieux. Ces biens tombèrent, nous ne savons comment, entre les mains des moines de Montmajour, alors même que les Sarrasins étaient encore puissants dans le pays, tout au moins dans les contrées voisines. En 964 ou 965, le pape Léon VIII, confirmant l'abbaye arlésienne dans la possession de ses domaines, cite en première ligne *Monasterium desertum, antiquumque Horluc*.

Cette maison fut réédifiée, au commencement du XIe siècle, par les abbés de Montmajour, selon toute apparence par l'abbé Archinric ; ils en firent un prieuré relevant de Montmajour, sous le nom de Saint-Pierre de Carluc. Ils en modifièrent ainsi le nom, et, là où leurs devanciers n'avaient vu qu'un bois horrible, ils ne voulurent voir qu'un bois agréable et aimé.

Quand le bienheureux Archinric eut abdiqué l'abbatit de Montmajour, il vint habiter Carluc. Lui-même ou ses successeurs travaillèrent à recouvrer les droits que cet ancien monastère avait eus sur les prieurés desservis autrefois par ses moines. Ils rentrèrent en possession de tous, du moins nous pouvons l'inférer de ce que, au XIIIe siècle, dépendaient directement de Carluc les prieurés de plusieurs villages, chose peu ordinaire, car les prieurés relevaient normalement des abbayes, sans intermédiaire.

Ces prieurés étaient : Rousset, Sainte-Marie de Redortiers, Saint-Vincent de Limans, Saint-Paul sous le château de Saint-Michel, Saint-Martin de Renacas, Saint-Donat, Sainte-Marie de Vinon, Saint-Trophime de Villemus, Saint-Siffrein dans la vallée de Reillanne, Saint-Pierre et Sainte-Marie de Reillanne, Meirigues près Viens, Sainte-Croix d'Alauze.

Les prieurs étaient tenus de venir chaque année à Carluc, le 16 février, célébrer l'anniversaire du **bienheureux Archinric**.

Dans la liste de ces églises appartenant à Carluc, nous trouvons Saint-Paul sous le château de Saint-Michel; mais les deux villages nés de Saint-Paul pendant l'invasion sarrasine, Saint-Michel et Laincel, ne s'y rencontrent pas. Laincel avait sans doute donné son église au chapitre de Forcalquier, dès l'origine de celui-ci, c'est-à-dire dès les premières années du XI^e siècle, et le chapitre la posséda à titre de bénéfice pendant tout le moyen âge. Les gens de Saint-Michel avaient appelé pour desservir leur paroisse les moines de Saint-André de Villeneuve, près d'Avignon. Carluc ne put faire prévaloir ses prétentions à l'encontre de ces puissants occupants et ne rentra en possession que des ruines de Saint-Paul et des terres qui en dépendaient. Il en fit un prieuré rural. Dès cette époque, ou à peu près, fut construite la petite chapelle, qui existe encore dans son intégrité, et le cloître, dont il ne reste que quelques colonnes. Leur vieille architecture romane les fait du XI^e ou du XII^e siècle.

L'abbaye, dont les moines desservaient alors Saint-Michel, était un ancien monastère construit sur la rive droite du Rhône, au sommet du Mont Andaon, sous le titre de Saint-André et de Saint-Martin. On ignore son origine, et il avait péri à une époque incertaine, mais probablement sous les coups des Sarrasins, qui prirent Avignon au VIII^e siècle. Il fut relevé à la fin du Xe, comme nous l'apprend une charte du 29 janvier 1009.

Une bulle de Grégoire V nous apprend que, dans ce monastère, outre les églises de Saint-André et de Saint-Martin, il y en avait une troisième dédiée à saint Michel. On peut croire que les moines donnèrent pour titulaire à l'église qu'ils construisirent dans le nouveau village ce patron de leur abbaye, et que le village en prit le nom. Cette église est encore debout; une tuile de sa toiture porte la date de 1054.

Ce ne fut pas le seul village que l'abbaye avignonnaise obtint dans notre contrée. Les habitants de Mane les appelèrent, et la nouvelle église fut dédiée en l'honneur d'un autre patron de l'abbaye, en l'honneur de saint André.

(association scientifique et littéraire des AHP, numéro de 1899)